

Bernard de Clairvaux. Une entrée en dialogue au nom de l"'utilité"

Laurence Mellerin

▶ **To cite this version:**

Laurence Mellerin. Bernard de Clairvaux. Une entrée en dialogue au nom de l"'utilité". Bély Marie-Etiennette; Gire Pierre; Mangin Eric. Pensée et dialogue au Moyen Age, Actes du Colloque international de Philosophie médiévale (Lyon, 5-7 décembre 2012), PROFAC (120), Editions Profac Théo, pp.121-130, 2013, Pensée et dialogue au Moyen Age, Actes du Colloque international de Philosophie médiévale (Lyon, 5-7 décembre 2012), 978-2-85317-142-7. halshs-01543397

HAL Id: halshs-01543397
https://shs.hal.science/halshs-01543397

Submitted on 20 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pensée et dialogue au Moyen Âge

Actes du Colloque international de Philosophie médiévale Lyon, 5-7 décembre 2012

Publiés sous la direction de

Marie-Étiennette Bély, Pierre Gire et Éric Mangin

© 2013. Éditions Profac Théo
25 rue du Plat
69288 Lyon cedex 02

Pensée et dialogue au Moyen Âge. Actes du Colloque international de Philosophie médiévale. Lyon, 5-7 décembre 2012
Publiés sous la direction de Marie-Étiennette Bély, Pierre Gire et Éric Mangin

Tous droits réservés

© 2013 Profac Théo
ISBN : 978-2-85317-142-7

Éditions Profac Théo
25 rue du Plat
69288 Lyon Cedex 02
www.univ-catholyon.fr

Crédit Photo : Elsa. DR. http://art-roman-esla.over-blog.com/

Bernard de Clairvaux.
Une entrée en dialogue au nom de « l'utilité »[*]

L'engagement radical de Bernard, quittant le monde chevaleresque pour le val d'absinthe de Clairvaux, n'était pas *a priori* propice à faire de lui un homme dont la pensée rayonnerait à travers toute l'Europe. S'adressant à son ami Guillaume de Saint-Thierry à propos de la rédaction de l'*Apologie*, il écrit ainsi : « Sache (…) qu'à écrire si souvent ce genre de choses, je ne subis pas peu de dommage, car je perds beaucoup de ma dévotion lorsqu'est interrompue mon application à la prière, surtout que me font défaut et l'habitude de dicter et le loisir pour le faire[1]. »

---

[*] Ce texte ne reprend que la première partie de la communication orale faite lors du colloque. On trouvera le contenu des deux suivantes, consacrées aux échanges de Bernard avec Abélard, et plus spécifiquement à l'exemple de leur réflexion sur la conscience morale, dans deux publications : L. Mellerin, « Le rôle du genre épistolaire dans la lutte de Bernard de Clairvaux contre Abélard », *Actes du Colloque International (28-30 novembre 2012) « Conflits et polémiques dans l'épistolaire »*, éd. E. Gavoille et F. Guillaumont, Presses universitaires François-Rabelais, Tours, à paraître ; « *Oculus simplex* : discernement spirituel et progrès éthique chez saint Bernard », *Cîteaux – Commentarii cistercienses*, t. 63, fasc. 1-4 (2012), p. 147-164.

[1] *Lettre* 84 bis, trad. H. Rochais, SC 458, Paris, Le Cerf, 2001, p. 433.

Cependant, son tempérament de meneur d'hommes et son talent discursif font que très vite sa pensée se diffuse, par cercles concentriques : au sein de sa famille, parmi ses amis ; dans le cadre de son ordre ; dans l'Église de France, par sa correspondance, et bientôt, au-delà des frontières, à Rome et jusqu'à Jérusalem ou Antioche. Cette influence grandissante, aussi bien historique que spirituelle et théologique, est à considérer en parallèle avec ses protestations récurrentes, qui ne sont pas de pure forme, à propos de son indignité. Bernard se définit lui-même comme « un homme qui tremble de parler et qui ne peut pas se taire[2] ».

À l'exception des *Homélies à la Louange de la Vierge Mère,* œuvre de jeunesse écrite par « dévotion[3] », Bernard ne prend la parole ou la plume que parce qu'on l'y sollicite. Il n'enseigne jamais comme professeur ; il ne rédige aucun commentaire suivi des Écritures, aucune somme dogmatique. Mais il prêche, pour apaiser les angoisses spirituelles de ses moines ; il raconte des paraboles, pour nourrir la méditation des convers ; il écrit des traités, et surtout des lettres, pour résoudre les questions théologiques qui tracassent ses amis ou œuvrer, lorsque les événements l'exigent, à la stabilité de l'Église temporelle – « Que tu m'ordonnes de me consacrer à pareille œuvre pour faire cesser le scandale dans le royaume de Dieu, écrit-il à Guillaume, je l'accepte bien volontiers[4] ». Fondamentalement, toute son œuvre est « service de charité

[2] *Sermon sur le Cantique* 74, 1, trad. R. Fassetta, SC 511, Paris, Le Cerf, 2007, p. 159.
[3] *À la louange de la Vierge Mère*, Préface, trad. M.-I. Huille, SC 390, Paris, Le Cerf, 2009[2], p. 105.
[4] *Lettre* 84 bis, *op. cit.*, p. 433.

(officium caritatis)[5] », dans le souci de l'« utilité[6] », c'est-à-dire de ce qui contribue au salut. Le Prologue du traité sur *Les Degrés de l'Humilité et de l'Orgueil* illustre clairement le dilemme de son existence : « (…) à quel chemin me fier en toute sécurité, quand j'appréhendais, en parlant utilement de l'humilité, d'être trouvé moi-même sans humilité, et en me taisant par humilité, de perdre toute utilité[7]. »

L'expression de la pensée bernardine connaît des phases successives. Souvent, la prédication orale est première ; l'abbé y développe des thématiques récurrentes, y revenant sur divers modes devant des auditoires différents ; il en enrichit peu à peu les harmoniques bibliques. Puis, à un moment précis dont la correspondance conserve parfois la trace, un ou plusieurs interlocuteurs lui demandent de fixer par écrit ce qu'il leur a enseigné. On voit ce processus dans le Prologue des *Degrés de l'Humilité et de l'Orgueil*, adressé vers 1124 par Bernard à son prieur : « Tu m'as demandé, frère Geoffroy, de rédiger pour toi, en leur donnant la forme amplifiée d'un traité, les propos que j'avais tenus devant nos frères sur les degrés de l'humilité[8]. »

L'existence d'un destinataire permet un temps intermédiaire avant la diffusion, incontrôlable, du texte rédigé : celui de la lecture individuelle et des réactions éventuelles. Le traité sur *Le Précepte et la Dispense* constitue à cet égard un exemple typique. Deux bénédictins ont écrit à

---

[5] *Le Précepte et la Dispense*, Prologue, trad. F. Callerot, SC 457, Paris, Le Cerf, 2000, p. 146-147.
[6] Voir *À la louange de la Vierge Mère*, Préface, *op.cit.*, p. 105.
[7] *De gradibus humilitatis et superbiae, Sancti Bernardi Opera* III, Rome, Editiones Cistercienses, 1963, p. 16, l. 11-12 (trad. J. Abbiateci).
[8] *De gradibus*…, *op. cit.*, p. 16, l. 1-2.

Bernard pour le questionner sur des points d'observance de la *Règle*. Bernard leur répond, mais d'abord sous le couvert de l'abbé de Coulombs dont il fait le garant de la diffusion de son texte. Après validation par un tiers, le texte peut devenir un véritable manuel pour les abbés, et même un guide pour tous les chrétiens.

Il y a dans ce procédé une part évidente d'artifice littéraire et de précaution diplomatique. L'*amicitia* qui lie Bernard à ses commanditaires est une façon de tisser des réseaux d'influence au sein de la noblesse féodale et de la hiérarchie ecclésiastique. Ses protestations d'humilité disent aussi le malaise d'un abbé cistercien qui se mêle parfois, souvent !, de ce qui ne le regarde pas[9]. Mais l'amitié envers ses commanditaires a pour lui une nécessité plus fondamentale : il a besoin de savoir qu'il peut contribuer à leur progrès spirituel, d'être uni à eux par une communauté de foi, pour écrire en vue d'un lecteur, même si son écrit va ensuite dépasser les relations individuelles.

Ce principe vaut de façon évidente pour les éloges funèbres, « exigés » d'une certaine façon par les amis défunts. Il vaut aussi, bien sûr, pour l'œuvre par excellence de Bernard, la série des 85 *Sermons sur le Cantique*. Le saint y traite de son expérience spirituelle la plus intime, mais ce n'est pas par initiative personnelle. Les *Sermons* naissent d'un entretien qu'il a eu avec Guillaume de Saint-Thierry à l'infirmerie du monastère de Clairvaux vers 1128, et que Guillaume relate en ces termes : « Avec bienveillance et délicatesse, il s'entretenait avec moi, me communiquait les pensées de son intelligence et les sentiments de son expérience ; il s'efforçait de m'enseigner,

[9] Voir par ex. *Lettre* 48, 3, trad. H. Rochais, SC 458, Paris, Le Cerf, 2001, p. 165.

tout inexpérimenté que j'étais, de nombreuses choses impossibles à apprendre si ce n'est par l'expérience[10]. »

Sept années s'écoulent encore avant que Bernard ne commence la rédaction, pour répondre cette fois aux demandes pressantes et répétées d'un autre « ami très cher[11] », le moine chartreux Bernard de Portes.

Mais ce principe de la connivence spirituelle avec le commanditaire vaut aussi, de façon plus surprenante, pour les écrits doctrinaux. Bernard ne développe jamais sa pensée théologique dans le cadre d'écrits polémiques contre un hérétique, mais il écrit à un ami au sujet de la position d'un ennemi de leur foi commune. Dans la *Lettre* 77, il répond à Hugues de Saint-Victor pour dénoncer les positions d'un individu non nommé, qui se trouve être Abélard, au sujet du baptême. Le traité *Sur la Grâce et le Libre Arbitre,* à peu près à la même époque, est écrit pour réfuter un contradicteur dont nous ne savons rien, sinon qu'il assignait à la grâce un seuil au-delà duquel elle devait se retirer pour laisser place au libre arbitre. En revanche, le prologue nous apprend que Bernard a échangé à ce sujet avec Guillaume[12]. La polémique contre Abélard débutera par une lettre de Guillaume à Bernard, faisant appel à son autorité[13]. Dans ce contexte, l'ami se voit assigné un rôle supplémentaire : celui de réviseur et de conseiller théologique. Sur les questions doctrinales, Bernard fait preuve d'une grande prudence, et s'en remet au ju-

---

[10] Guillaume de Saint-Thierry, *Vita prima* I, 59, éd. P. Verdeyen, CCM 89B, Turnhout, Brepols, 2011, p. 75, l. 1502-1505.

[11] *Lettre* 153, 1, trad. M. et G. Duchet-Suchaux, SC 556, Paris, Le Cerf, 2012, p. 399.

[12] *La Grâce et le Libre Arbitre*, SC 393, Paris, Le Cerf, 2010², p. 241.

[13] Guillaume de Saint-Thierry, *Epistola Willelmi*, CCM 89 A, éd. P. Verdeyen, *CCM* 89A, Turnhout, Brepols, 2007, p. 13-15.

gement de ces solliciteurs, et particulièrement à celui de Guillaume. C'est très net dans le Prologue du traité sur *La Grâce* : « Lisez-le donc le premier, et si vous le voulez, tout seul, (…) Au cas où vous jugeriez utile qu'il soit publié, notez ce que vous auriez remarqué de trop obscur (…) N'hésitez pas à faire vous-même des corrections (…)[14]. »

Dans le conflit qui l'opposera douze ou treize ans plus tard à Abélard, parce qu'il s'agit de matières qu'il connaît, de son propre aveu, très mal, Bernard s'en remettra une fois encore à l'expertise théologique de son ami[15].

Pourquoi cette méfiance, de la part d'un homme aussi intelligent, reconnu par tous ses contemporains comme un théologien d'envergure, lorsqu'il s'agit de s'aventurer dans des débats intellectuels ? Le Prologue de la *Lettre* 77 nous fournit d'importants éléments de réponse :

« Que celui aux affirmations de qui tu (Hugues de Saint-Victor) m'invites à répondre et dont tu tais le nom sache que je t'ai donné mon sentiment sur les points en question, sans le contredire, même si nous avons une autre opinion que lui. Car si ce que nous pensons est vrai, c'est la vérité qui le contredit, pas nous. Mais s'il n'a pas honte d'acquiescer à la vérité, la vérité sera d'accord avec lui, et nous de même. » (…) Qu' "il abonde donc dans son sens" à son gré et tant qu'il veut, pourvu qu'il me permette d'abonder dans le sens des Écritures, comme dit l'Apôtre : "Non que nous soyons capables de penser quelque chose par nous-mêmes comme venant de nous, mais notre capacité vient de Dieu."[16] »

---

[14] *La Grâce et le Libre Arbitre*, *op. cit.*, p. 241.

[15] Bernard de Clairvaux, *Rescriptum Bernardi ad Willelmum,* CCM 89 A, éd. P. Verdeyen, *CCM* 89A, Turnhout, Brepols, 2007, p. 60 = *Ep* 327, SBO VIII, p. 263.

[16] *Lettres* 42-91, trad. H. Rochais, SC 458, Paris, Le Cerf, 2001, p. 313.

La Vérité chez Bernard, c'est l'un des noms du Christ lui-même, lui qui, mieux que quiconque, par sa vie et ses enseignements, pourra mener celui qui se trompe à reconnaître son erreur. Bernard s'appuie aussi sur la tradition patristique :

« Sinon, "il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu soit querelleur, mais plutôt il doit être patient à l'égard de chacun"[17]. C'est pourquoi nous ne recherchons pas les querelles de mots et, selon l'enseignement de l'Apôtre, nous évitons aussi "les termes nouveaux". Nous lui objectons seulement les idées et les paroles des Pères, et non les nôtres : car "nous ne sommes pas plus sages que nos pères"[18]. »

Fréquemment, il réduit les opinions de ceux qu'il juge hérétiques à des errements doctrinaux qui ont déjà été réfutés par le passé. Rien d'original chez les hérétiques de Cologne dénoncés par le prévôt Évervin de Steinfeld vers 1144[19], ces petits renards attaquant la vigne du Seigneur (Ct 2, 15) : « Dans toutes leurs affirmations – et il y en a beaucoup – je ne me souviens pas d'avoir entendu rien de nouveau ou d'inconnu ; ce sont des idées ressassées, cent fois rebattues par les anciens hérétiques, et battues en brèche et réfutées par nos docteurs[20]. »

Face aux idées autrement plus subtiles d'Abélard, il avait déjà réagi en assimilant ce dernier à tous les hérétiques connus – Arius, Pélage, Nestorius,… – indiquant par

---

[17] Citation de 2 Tim 2,24 qui revient à trois reprises dans la correspondance de Bernard, et là seulement.
[18] *Ibid*., p. 313.
[19] *Sermons sur le Cantique* 65 et 66, SC 472, Paris, Le Cerf, 2003, p. 316-367.
[20] *Sermon sur le Cantique* 65, 8, *op. cit*., p. 333.

là-même que la réfutation des Pères demeurait toujours valable, sans qu'il y ait besoin d'y revenir :

« On trouve encore dans les écrits de cet homme de nombreuses autres assertions tout aussi mauvaises, auxquelles ni le peu de temps que j'ai, ni les limites d'une lettre ne me permettent de répondre. Ceci dit je ne le crois pas nécessaire, car leur fausseté est si manifeste que la simple foi commune la mettrait en évidence[21]. »

S'il estime que les fondements de sa foi ou de sa conception de l'Église ne sont pas ébranlés, Bernard n'intervient pas : il ne donne aucun écho à la lettre d'Abélard lui expliquant pourquoi, au Paraclet, on récite le Notre Père en parlant de pain « supersubstantiel » : c'est aux yeux de l'abbé une pratique limitée, sans conséquence, qui ne vaut pas la peine qu'on s'y attarde ; il ne répondra pas non plus à Guillaume de Saint-Thierry au sujet des erreurs sabelliennes de Guillaume de Conches[22] sur la Trinité. S'il y a danger, il convient de réduire au silence les fauteurs de trouble, mais sans entrer dans leur logique de pensée. Dans le cas des hérétiques de Steinfeld, Bernard prend la peine d'exposer leurs « inepties » au seul motif de les faire reconnaître par les âmes simples et ignorantes[23]. Contre Abélard, il développera un arsenal de lettres polémiques pour réduire son adversaire au silence, mais n'entrera jamais directement en dialogue avec lui.

---

[21] *Epistula* 190, éd. J. Leclercq - H. Rochais, SBO VIII, Rome, Editiones Cistercienses, 1977, p. 38, l. 22-25.
[22] Guillaume de Saint-Thierry, *Epistola de erroribus Guillelmi de Conchis,* CCM 89 A, p. 61-71.
[23] *Sermon sur le Cantique* 65, 8, *op. cit.*, p. 335.

On comprend mieux dès lors l'assourdissant silence de Bernard en écho à la demande que lui adresse Pierre le Vénérable de combattre l'Islam. Ce dernier, qui a séjourné en Espagne vers 1142 et a pris la mesure de la confession mahométane, le sollicite de façon très pressante pour une intervention apologétique contre cette erreur qui, selon lui, concentre en elle toutes les hérésies passées. Il envoie dès 1143 à Bernard un extrait du corpus de textes qu'il a fait traduire, accompagné d'une lettre demandant instamment à Bernard d'user de son charisme et de son autorité pour en rédiger une réfutation. Mais Bernard – outre que, bien dans l'esprit de son temps, il ne cherche en rien à connaître les dogmes des autres religions –, ne partage pas la conception de Pierre selon laquelle il appartient aux théologiens de fournir les arguments chrétiens *(armarium christianum)* du combat d'idées, tandis que le combat des armes, la croisade, relève du pape et des soldats. Il ne donnera jamais suite. Pas la moindre trace dans son œuvre du fait qu'il ait même reçu cet impressionnant dossier[24] : les infidèles ne sont pas des chrétiens à convertir.

Bernard entre donc en dialogue dans l'unique souci d'une « utilité », qu'il définit sans s'écarter de sa vocation

[24] N'allons pas dire pour autant que son rôle incitatif dans la deuxième croisade serait sa réponse à la menace de l'Islam : pas de débats d'idées, mais le recours aux armes ! Bernard répond par obéissance, avec réticence, à une demande papale : pour lui, même s'il soutient sans détour le droit de la milice du Christ à tuer les porteurs du mal et du péché, la croisade n'a pas pour finalité première l'extermination des infidèles, mais elle est d'abord itinéraire spirituel de conversion personnelle, dans lequel certes on s'expose à tuer, mais où surtout l'on a la chance de pouvoir mourir pour le Christ.

monastique propre. C'est sa limite et sa force. Jamais il ne se laisse contraindre à épouser le mode de pensée d'un autre, ou à le suivre sur des sujets qui ne visent pas le développement spirituel. La Préface du traité sur *L'Amour de Dieu* nous donne la clef de ses choix. Au cardinal-diacre Aimeric, chancelier de l'Église romaine qui a œuvré avec lui à la reconnaissance de la légitimité d'Innocent II lors du schisme, et qui lui a proposé plusieurs sujets, décrits par Bernard en termes bibliques comme « des écrits spirituels en récompense de services matériels » (1 Co 9,11), il répond ceci : « Je ne m'engage pas à répondre à tout : c'est seulement à ce qui porte sur l'amour de Dieu que je répondrai ce que Dieu même me donnera. Voilà en effet le sujet le plus doux à goûter, le plus sûr à traiter et le plus utile à écouter. Gardez le reste pour des personnes plus compétentes[25]. »

Laurence Mellerin

[25] *L'Amour de Dieu*, trad. J. Christophe, SC 393, Paris, Le Cerf, 2010², p. 61.

Sommaire

Avant-propos, **M.-É. Bély**..... p. 3

Conférence inaugurale. La philosophie et la théologie au Moyen Âge : deux disciplines en dialogue, **P. Gire**.... p. 13

Première Partie. Qu'est-ce que penser au Moyen Âge ? p. 31

Le dialogue philosophique au Moyen Âge : Éclipse ou renouveau ? **H. de Monvallier**..... p. 33

Envisager ce qui échappe à l'esprit humain. Maître Eckhart et l'enseignement universitaire parisien, **É. Mangin**..... p. 47

La « science du kalâm », un exemple de dialogue au Moyen Âge, **M. Younès**..... p. 61

Deuxième Partie. **Figures de la pensée** p. 77

Quête de la sagesse, usage de la raison et style de vie : Les choix de Bonaventure, **A. Ménard**..... p. 79

Les Frères de la pureté : Une pensée fondée sur le dialogue, **G. Gobillot**..... p. 89

Maïmonide : l'éthique renouvelée, **É. Robberechts**..... p. 111

Bernard de Clairvaux. Une entrée en dialogue au nom de « l'utilité », **L. Mellerin**..... p. 121

Troisième Partie. Auctoritates & disputatio p. 131

Influences augustiennes dans l'Itinerarium de Bonaventure, **A. Pieretti**..... p. 133

Maître Eckhart : Une relecture d'Origène, **É. Boncour**... p. 155

La vision de Dieu selon Nicolas de Cues (1401-1464), **H. Pasqua**..... p. 165

Les auteurs..... p. 189

DERNIÈRES PUBLICATIONS PROFAC THÉO

119. M.-H. ROBERT et M. Y, *Altérité et charité en christianisme*, 2013, 210 p., 18 €.

118. L. DENIZEAU (dir.), *L'essentiel dans le presque rien*, 2013, 113 p., 10 €.

117. L. BERGE, *Autorité et liberté dans les lettres de Paul de Tarse*, 2013, 167 p., 15 €.

116. O. ROBIN, *Appel et désir. À partir d'une lecture sémiotique de Mc 10,13-16*, 2012, 125 p., 12 €.

115. J. CASELLAS MATAS, *L'actualité dans la théologie d'Henri Bourgeois*, 2012, 226 p., 18 €.

114. A.-N. CLÉMENT (dir.), *Dire le salut. Une mission œcuménique*, 2012, 243 p., 18 €.

113. M. YOUNÈS (dir.), *Maître et disciple. La transmission dans les religions*, 2012, 235 p., 20 €.

112. P. DE MARTIN DE VIVIÉS, *Oracle du Seigneur*, Amos, Osée, Isaïe, 2012, 335 p., 20 €.

111. H. BOURGEOIS, *Esthétique et communication*, 2011, 169 p., 15 €.

110. B. CAPOU, *La chair et l'éros*, 2011, 180 p., 15 €.

109. L. GUILBAULT, *La naissance du Fils et le mystère du Dieu-Trinité. Un commentaire du traité sur* La Trinité *d'Hilaire de Poitiers*. Préface de B. Meunier, 2011, 120 p., 11 €.

Profac-Théo publie des travaux de professeurs, chercheurs et étudiants de la Faculté de Théologie de Lyon.

Catalogue et commandes
Profac Théo
25 rue du Plat
69288 Lyon Cedex 02
Tél. : 04 72 32 50 63 / Fax : 04 72 32 51 51

profac@univ-catholyon.fr
www.univ-catholyon.fr